

## PIETRO VERRI ET LA « SOCIETÀ PATRIOTICA » (1778-1796)

En 1778 Pietro Verri prononçait en tant que « conservatore anziano » le discours d'ouverture de la « Società Patriotica » fondée deux ans plus tôt par Marie-Thérèse. Quelques années plus tard, dans un texte intitulé « Osservazioni economiche attinenti al Milanese », il faisait le bilan de l'activité de cette Société, illustrant ainsi quelle avait été à ses yeux l'évolution de l'économie lombarde au cours des dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### I - Le discours de Verri à la « Società Patriotica » (1778)

Le premier projet de création d'une ou plusieurs Académies destinées à promouvoir le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce en Lombardie remonte à 1765. On peut lire en effet dans le décret impérial du 20 septembre de cette année qui créait le Conseil suprême d'Économie : « Lo studio della pubblica economica non potendo propagarsi che a misura dell'estensione del genio de' sudditi ; affine di eccitare sempre più questo genio, il Consiglio consulterà al Governo l'instituzione, tanto in Milano, che nelle altre città, e terre, delle Accademie di Agricoltura, Arti, Manifatture e Commercio, aprendo così più facilmente la strada agli ingegni a divenire utili alla loro Patria, e nel

medesimo tempo acquistare dei gradi di merito, onde ottenere col tempo gli effetti della Reale Clemenza di sua Maestà »<sup>1</sup>.

Mais c'est entre 1771 et 1776 que ce projet prit vraiment corps<sup>2</sup>. Dans une lettre à Firmian du 22 juillet 1776, le chancelier exposait ses idées sur la nouvelle institution. Le but de celle-ci devait être « di spargere lumi utili, e di fare che in tal modo si promova la coltivazione, o col migliorarla, o col mettere a travaglio le terre rimaste sterili, ed infeconde »<sup>3</sup>.

Les modèles à suivre étaient la Société Patriotique de Silésie et la « la rinomata società istituita a Londra per l'incoraggiamento delle Arti, e delle Manifatture, le quali, non meno che l'Agricoltura, devono ivi in parte a questo Corpo la superiorità alla quale sono pervenute »<sup>4</sup>.

Il s'agissait non pas de créer une structure administrative, mais de réunir à la fois des personnalités versées dans les questions agricoles et de riches propriétaires. « Forse anche in tal modo, expliquait Kaunitz, si riuscirà a scuotere la nazione, che par lenta, ed a risvegliare un ben inteso spirito di patriotismo per l'utile, e pel grande, che finora non vi è conosciuto... »<sup>5</sup>.

Le décret officiel instituant la Société fut signé par l'impératrice Marie-Thérèse le 2 décembre 1776. Le 18 janvier 1777, Kaunitz nommait comme conservateurs, c'est-à-dire présidents à tour de rôle de la Société, Verri, Serbelloni et Moriggia. La première séance eut lieu le 22 janvier 1778. « Al Verri, a écrit Pio Pecchiai, spettò quindi pronunciare il discorso d'occasione, che fu poi pubblicato in apposito opuscolo insieme con le Costituzioni della Società e il decreto della istituzione e più tardi ristampato nel primo volume degli atti. Il discorso riuscì uno de' migliori esempi di eloquenza del tempo, ed oggi ancora appare degno della mente e della penna dell'illustre economista. È un peccato che vi suonino in mezzo, come stonature, le solite frasi adulatorie, di cui non si poteva a quell'epoca, fare a meno, e che troppo

1 P. Pecchiai, *La « Società Patriotica » istituita a Milano dall'imperatrice Maria Teresa. Cenni storici*, in « Archivio Storico lombardo », 1917, p. 29. La graphie « Patriotica » avec un seul t était d'usage à l'époque.

2 En 1772, Parini fut chargé de rédiger un projet de constitution de la future Société d'agriculture qui ne fut pas retenu (*Ibid.*).

3 *Idem*, p. 31.

4 *Ibid.*

5 *Idem*, p. 32. Arthur Young qui assista à une séance de la « Società Patriotica » en octobre 1789 a porté un jugement sévère sur la composition de cette société : « C'est en vain que j'attendis pour voir un fermier se joindre à la compagnie. Des marquis, des comtes, des chevaliers, des abbés, mais pas un homme à la perruque tondu et aux guêtres tachées de boue, pour donner de la valeur à leurs délibérations » (A. Young, *Voyages en Italie et en Espagne pendant les années 1787 et 1789*, Paris, Guillaumin, 1860, p. 23-24).

spesso accenni a trasformarsi in panegirico del governo di Maria Teresa. Sono però interessantissimi i cenni sulle condizioni dello stato al partir dagli spagnuoli e i progressi fatti sotto il primo cinquantennio di regime austriaco »<sup>6</sup>.

Dans une lettre à Firmian du 30 mars 1778 Kaunitz relevait de son côté « la robuste eloquenza, la giustezza delle vedute, la finezza colla quale l'autore ha saputo toccare gli oggetti più importanti della pubblica amministrazione, e combinarle collo scopo della Società per risvegliare la passione del bene generale »<sup>7</sup>.

La Société poursuit son activité jusqu'à l'arrivée des Français en 1796. Elle tint en tout 202 séances et organisa plusieurs concours concernant les questions agricoles et - plus rarement - industrielles, générales ou particulières comme la culture des bruyères, la contamination des mûriers, l'affinage de l'acier, les défauts et les remèdes de l'agriculture milanaise, les vignes et les vins du Milanais, la fabrication des ustensiles de cuisine, les argiles pour maioliques et pierres cuites, les moulins à vent, la taille des mûriers, le battage du blé, la teinture de la soie, le traitement de la pélagre, la fabrication du fromage de Lodi, la fumure des terrains, la préparation des cuirs et peaux, la culture des oliviers, la construction des moulins à huile, la culture des pommes de terre, la préparation du lin, les maladies du bétail, etc.<sup>8</sup>

La dernière séance de la « Società Patriotica » eut lieu le 15 septembre 1796. Le 26 septembre elle fut transformée en « Accademia di Letteratura e di Pubblica Istruzione », puis, sur décret de Bonaparte, le 6 janvier 1797, en « Società di Pubblica Istruzione »<sup>9</sup>.

6 P. Pecchiai, *op.cit.*, p. 59.

7 *Notizie del conte Verri*, in *Opere filosofiche e di economia politica di Pietro Verri*, a cura di P. Custodi, 1835, vol. I, p. XXII.

8 La liste des sujets mis au concours par la « Società Patriotica » de 1778 à 1796 a été publiée par Mario Romani, *L'agricoltura in Lombardia dalle riforme al 1859*, Milano, Vita e Pensiero, 1957, p. 271-273.

9 Pour une appréciation d'ensemble du rôle joué par la « Società Patriotica » cfr. Mario Romani, *op. cit.*, p. 152-153 : « Per buona sorte, dopo alcuni anni negativi [...] la Società riusciva ad avviare e a mantenere un suo ritmo di lavoro che, pur su di un piano e con esiti pratici modesti, doveva rappresentare [...] la manifestazione forse principale (e nei decenni successivi invano ricordata e rimpianta) di un razionale sforzo di conoscenza e di conseguiti tentativi di miglioramento nelle pratiche agrarie lombarde ». Cette appréciation est reprise par V. Molla Losito, *La Società Patriotica di Milano (1778-1796)*, in *Economia, istituzioni, cultura in Lombardia nell'età di Maria Teresa*, Bologna, Il Mulino, 1982, vol. III, p. 1055. Déjà le rédacteur du « Proemio » qui ouvre le premier volume des *Atti* avait fait valoir que si certains secteurs de l'économie lombarde n'avaient connu qu'un progrès limité, d'autres avaient atteint un « certo grado di perfezione », si bien qu'il avait été difficile en si peu de temps de faire plus que de « disporre alcune opere al miglioramento ».

La Société organisa aussi des concours extraordinaires. Par exemple en 1784 elle publia dix questions concernant la culture des prairies et, deux ans plus tard elle soumit aux autorités locales un questionnaire comportant vingt-trois rubriques : 1) position géographique, situation ; 2) nature du terrain ; 3) poids et mesures ; 4) répartition du terrain ; 5) plantes qu'on y cultive ; 6) types de culture ; 7) travaux ; 8) instruments de travail ; 9) engrais ; 10) semences ; 11) soins apportés aux terrains ensemencés ; 12) moisson ; 13) influence de l'atmosphère ; 14) prairies artificielles ; 15) rizières ; 16) vignes ; 17) mûriers et vers à soie ; 18) loyers ; 19) quantité et qualité des produits ; 20) préparation des produits ; 21) manufactures ; 22) bétail ; 23) habillement et alimentation des paysans<sup>10</sup>.

La Société publia aussi un certain nombre de brochures de vulgarisation.

La « Società Patriotica » fit paraître trois volumes d'actes, le premier en 1783, le deuxième en 1789, le troisième en 1793.

Le « Discours » prononcé par Pietro Verri lors de la séance inaugurale de la « Società » figure au tome I, pages 29-36. Il n'a été publié par la suite, à notre connaissance, que dans l'édition des *Scritti Vari* de Pietro Verri parue à Florence chez Le Monnier en 1854. Pio Pecchiai en a cité de courts extraits dans son article de l'« Archivio storico lombardo ». Il mérite à notre avis d'être reproduit intégralement.

---

10 P. Pecchiai, *op. cit.*, p. 122.

## DISCORSO

## RECITATO

## NELLA PRIMA ADUNANZA DELLA SOCIETA PATRIOTICA

Le prime parole colle quali annunzia la esistenza propria una Società instituita dall'Augusta Maria Teresa affine di accendere la gara e la passione dell'amore della patria, coltivarla, dilatarla, e promoverla negli oggetti singolarmente della riproduzione economica, tanto nobili, gravi e pensate essere dovrebbero, che io certamente non avrei ardito di pronunziarle se ciò dipendeva dalla mia scelta. Voi lo sapete, eccellentissimo signore,<sup>11</sup> ai di cui cenni ubbidisco, e che onorando di vostra presenza questa prima sessione, oltre la riverenza che inspira il vostro sublime ministero, aggiungete a me la condizione di parlare in faccia ad uno dei più colti giudici dell'arte, e insieme dei più cortesi. Fra una corona dei miei concittadini trascelti fra i più illuminati che onorano la patria, io nulla saprei dire che da essi non sia già pensato, e che molti di essi non fossero in grado di esporre assai meglio di quello che lo potrei io. Lo sento intimamente, o signori ; e poichè la mano benefica che ci governa ci ha qui radunati non a gareggiare di talento, o di erudizione, o di arte nel ben dire, ma per trattare di oggetti utili, ben volentieri obbedirò a questa legge che mi sottrae ad uno svantaggioso confronto, nè dall'ingegno ricercherò quel soccorso che male potrebbe prestarmi ; e se in qualche modo potrà essere animato il breve mio discorso, lo sarà da quel calore che accompagna i sentimenti del cuore, abbandonandomi ai quali io vi esporrò, signori, senz'altro genere di eloquenza, ciò appunto che da quello mi verrà successivamente suggerito.

Allo incominciare del regno della benefica nostra Sovrana, ognuno sa e si ricorda quanti e quanto possenti ostacoli incontrasse da noi l'industria per esercitarsi in ogni parte. Arbitrario e sproporzionatamente ripartito il tributo sulle terre ci offriva lo spettacolo di molti campi abbandonati dai proprietarj alla comunità. La tassa personale esuberantemente aggravata rendeva spopolati altri distretti, e priva la terra di coltivatori. Inciampi e vincoli intrapposti alla interna comunicazione pel trasporto delle derrate, sempre più allontanavano i reciproci soccorsi : severissime leggi annonarie minacciando la morte a chi cercava di trasportare agli esteri i frutti della coltura, invece d'invitare

---

11 S.E. il signor conte Carlo di Firmian Ministro Plenipotenziario di S.M.I.R.A. presso il Governo Generale della Lombardia Austriaca ec. ec.

alla riproduzione, direttamente la offendevano. I tributi delle dogane appaltati a diverse compagnie interponevano un contratto fra i bisogni del popolo e la paterna clemenza del sovrano : le scienze, le nobili arti, quello spirito di impegnata ricerca della verità, che fa tentar la natura dubitando delle opinioni, e separare le cose certe dalle probabili, non erano certamente festeggiate : uno studio di parole, una servile venerazione o imitazione, erano lo scopo che si poneva davanti alla docile gioventù ; e così gradatamente un ostinato spirito nemico d'ogni felice slancio verso il bene teneva in ceppi le arti tutte subalterne e meccaniche ; e dimentichi di noi stessi sembravamo piuttosto destinati a servire noi di mezzo e di continuo fra le generazioni passate e le a venire, anzi che una generazione avente diritto e ragione alla gloria di migliorare il deposito delle umane cognizioni ed accrescerlo, nonchè di trapassare ai posteri l'eredità sola da' maggiori tramandataci.

Troppo sono recenti i cambiamenti felici intrapresi, sostenuti ed eseguiti sotto il regno immortale della Sovrana nostra adorabile. Ripartito il tributo con imparziale divisione sulle terre a proporzione del valore di loro rendita, dopo spese e contrasti lunghissimi ; chiamati in concorso a sollevare dal carico anche coloro che indebitamente si arrogavano il diritto di rigettarne il peso sopra i loro più laboriosi concittadini ; posta una forma legale alla pubblica amministrazione nemica della dissipazione e dell'arbitrio, veggiamo ora l'aratro solcar quelle terre che erano in prima abbandonate : sollevato il coltivatore, se non del tutto, almeno dall'eccesso della tassa, che altro non può avere in pegno che la esistenza istessa dell'uomo, veggiamo la campagna accresciuta da agricoltori e la popolazione moltiplicarsi ogni anno felicemente. Leggi più miti spianano la strada al vicendevole concorso e alla reciproca permuta delle derrate, e lasciano sperare al contadino un prezzo dei suoi frutti frall'abbondanza, ed un soccorso fra la scarsezza del raccolto : i tributi amministrati dalla paterna mano del principe, lasciando al suddito la maggior porzione possibile di civile libertà madre dell'industria, provvedono ai bisogni dell'erario senza diminuire il fondo riproduttore.

I soccorsi poi somministrati dalla provvida mano augusta alle scienze, alle arti, ad ogni genere di coltura sono tanto recenti, e tanto noti, che superflua cosa sarebbe il rammentarli. L'Università risorta in Pavia ed in Milano ; la medicina rianimata e da un'incerta pratica chiamata ai principij della fisica osservatrice ; la scienza della natura promossa coll'incentivo potentissimo della curiosità ; musei di storia naturale, orti botanici, teatri d'anatomia, gabinetti di fisica sperimentale, osservatorj

## DISCORSO

## RECITATO

## NELLA PRIMA ADUNANZA DELLA SOCIETA PATRIOTICA

Le prime parole colle quali annunzia la esistenza propria una Società instituita dall'Augusta Maria Teresa affine di accendere la gara e la passione dell'amore della patria, coltivarla, dilatarla, e promoverla negli oggetti singolarmente della riproduzione economica, tanto nobili, gravi e pensate essere dovrebbero, che io certamente non avrei ardito di pronunziarle se ciò dipendeva dalla mia scelta. Voi lo sapete, eccellentissimo signore,<sup>11</sup> ai di cui cenni ubbidisco, e che onorando di vostra presenza questa prima sessione, oltre la riverenza che inspira il vostro sublime ministero, aggiungete a me la condizione di parlare in faccia ad uno dei più colti giudici dell'arte, e insieme dei più cortesi. Fra una corona dei miei concittadini trascelti fra i più illuminati che onorano la patria, io nulla saprei dire che da essi non sia già pensato, e che molti di essi non fossero in grado di esporre assai meglio di quello che lo potrei io. Lo sento intimamente, o signori ; e poichè la mano benefica che ci governa ci ha qui radunati non a gareggiare di talento, o di erudizione, o di arte nel ben dire, ma per trattare di oggetti utili, ben volentieri obbedirò a questa legge che mi sottrae ad uno svantaggioso confronto, nè dall'ingegno ricercherò quel soccorso che male potrebbe prestarmi ; e se in qualche modo potrà essere animato il breve mio discorso, lo sarà da quel calore che accompagna i sentimenti del cuore, abbandonandomi ai quali io vi esporrò, signori, senz'altro genere di eloquenza, ciò appunto che da quello mi verrà successivamente suggerito.

Allo incominciare del regno della benefica nostra Sovrana, ognuno sa e si ricorda quanti e quanto possenti ostacoli incontrasse da noi l'industria per esercitarsi in ogni parte. Arbitrario e sproporzionatamente ripartito il tributo sulle terre ci offriva lo spettacolo di molti campi abbandonati dai proprietarj alla comunità. La tassa personale esuberantemente aggravata rendeva spopolati altri distretti, e priva la terra di coltivatori. Inciampi e vincoli intrapposti alla interna comunicazione pel trasporto delle derrate, sempre più allontanavano i reciproci soccorsi : severissime leggi annonarie minacciando la morte a chi cercava di trasportare agli esteri i frutti della coltura, invece d'invitare

---

11 S.E. il signor conte Carlo di Firmian Ministro Plenipotenziario di S.M.I.R.A. presso il Governo Generale della Lombardia Austriaca ec. ec.

alla riproduzione, direttamente la offendevano. I tributi delle dogane appaltati a diverse compagnie interponevano un contratto fra i bisogni del popolo e la paterna clemenza del sovrano : le scienze, le nobili arti, quello spirito di impegnata ricerca della verità, che fa tentar la natura dubitando delle opinioni, e separare le cose certe dalle probabili, non erano certamente festeggiate : uno studio di parole, una servile venerazione o imitazione, erano lo scopo che si poneva davanti alla docile gioventù ; e così gradatamente un ostinato spirito nemico d'ogni felice slancio verso il bene teneva in ceppi le arti tutte subalterne e meccaniche ; e dimentichi di noi stessi sembravamo piuttosto destinati a servire noi di mezzo e di continuo fra le generazioni passate e le a venire, anzi che una generazione avente diritto e ragione alla gloria di migliorare il deposito delle umane cognizioni ed accrescerlo, nonchè di trapassare ai posteri l'eredità sola da' maggiori tramandataci.

Troppo sono recenti i cambiamenti felici intrapresi, sostenuti ed eseguiti sotto il regno immortale della Sovrana nostra adorabile. Ripartito il tributo con imparziale divisione sulle terre a proporzione del valore di loro rendita, dopo spese e contrasti lunghissimi ; chiamati in concorso a sollevare dal carico anche coloro che indebitamente si arrogavano il diritto di rigettarne il peso sopra i loro più laboriosi concittadini ; posta una forma legale alla pubblica amministrazione nemica della dissipazione e dell'arbitrio, veggiamo ora l'aratro solcar quelle terre che erano in prima abbandonate : sollevato il coltivatore, se non del tutto, almeno dall'eccesso della tassa, che altro non può avere in pegno che la esistenza istessa dell'uomo, veggiamo la campagna accresciuta da agricoltori e la popolazione moltiplicarsi ogni anno felicemente. Leggi più miti spianano la strada al vicendevole concorso e alla reciproca permuta delle derrate, e lasciano sperare al contadino un prezzo dei suoi frutti frall'abbondanza, ed un soccorso fra la scarsezza del raccolto : i tributi amministrati dalla paterna mano del principe, lasciando al suddito la maggior porzione possibile di civile libertà madre dell'industria, provvedono ai bisogni dell'erario senza diminuire il fondo riproduttore.

I soccorsi poi somministrati dalla provvida mano augusta alle scienze, alle arti, ad ogni genere di coltura sono tanto recenti, e tanto noti, che superflua cosa sarebbe il rammentarli. L'Università risorta in Pavia ed in Milano ; la medicina rianimata e da un'incerta pratica chiamata ai principij della fisica osservatrice ; la scienza della natura promossa coll'incentivo potentissimo della curiosità ; musei di storia naturale, orti botanici, teatri d'anatomia, gabinetti di fisica sperimentale, osservatorj

magnificamente corredati ; uomini classici in ogni genere invitati, accolti, stipendiati, promossi per accendere il sacro fuoco nei cuori dei giovani ; tutto spira vita, anima, e rinnovellamento alla miglior coltura degli ingegni : e questo maestoso ricetta medesimo nel quale è stata fissata la adunanza nostra, questo che raccoglie i più opportuni maestri delle scienze e delle belle arti, dove lo studio delle lingue dotte, la eloquenza, le matematiche più sublimi, la pittura, la scultura invitano i giovani ad ammaestrarsi ; questo solo ricetta ove si ricovera una famosa biblioteca dalla reale munificenza donata all'uso pubblico, una collezione di modelli delle più belle statue tramandateci dalla colta antichità ; questo augusto ricetta solo, dico, basta a ricordare di quanto siam debitori alla benefica madre dei suoi popoli Maria Teresa Augusta. Nè certamente ella versò i suoi beneficj sopra un ingrato terreno. Io non so ricordarmi, o signori, senza tenerezza, e senza una vivissima emozione di quell'epoca di somma angustia, in cui attaccati da mortal malore i giorni preziosi dell'Augustissima Padrona, tutta la patria nostra percossa dal fulmine di quest'annunzio, si trovarono i sacri tempj troppo pochi e angusti al concorso. Il più bel trionfo della virtù della incomparabile nostra begninissima Sovrana fu in quel momento ; tutto il suo popolo occupato, appassionato d'un solo affanno, fin la plebe più minuta e la classe la più rimota dal trono, col pallore, colla incertezza in quel disastro invocava a caldi voti l'Onnipossente, perchè non ci togliesse la Madre, la Benefattrice, la Padrona. Se il cuore e la mente dei nostri concittadini non ci fosse stata bastantemente nota, quell'epoca sola bastava a svelarcela per sempre. Viviamo in tempi così felici, che all'instancabile beneficenza d'una Sovrana clementissima i suoi popoli tributano il più fedele e tenero attaccamento. Non v'è alcun nostro cittadino, sicuramente posso dirlo, e in poche parti del mondo si può dire altrettanto, non v'è alcun nostro cittadino fra i giovani colti e di merito stabilmente domiciliati nella patria, al quale o non sia stato offerto un onorato collocamento, o non lo goda dalla munificenza della incomparabile Sovrana. Egli è sotto il regno di un'illuminatissima Sovrana che si conosce, che gl'interessi del trono e quei del popolo coincidono, e che la prosperità del popolo è la base unica delle prosperità del regnante ; non si teme lo spirito patriotico, anzi s'invita, si fomenta e si crea ; tale appunto è l'oggetto e il fine per cui siamo qui radunati, o signori. Il Reale Principe, viva immagine dell'Augusta Madre ; quello che tutto anima, tutto conosce e vede con una penetrazione insolita al fiore della gioventù ; quello presso cui l'umanità ha facile accesso, povera anche, scalza o infelice ; quello che offrendo al trono i voti del suo popolo fedele e sensibile implora sopra di esso sempre nuove

beneficenze ; il Reale Ferdinando ha onorato ciascuno di noi della sua scelta, e ci ha giudicati capaci di associarci nella cura di spargere nel popolo singolarmente degli agricoltori e degli artigiani quel soffio di vita che le arti più utili, e che noi chiamiamo infime, ricevono dalle più estese e sublimi. Mediatori fra il dotto fisico e il meccanico operatore, a noi viene commessa la cura di rendere facili le verità utili, segregarle dalla nobile e architettata teoria, e presentarle all'agricoltore e all'artigiano poste al livello della di lui capacità. I nostri eccitamenti, i catechismi, le sperienze, i premj inviteranno ad accrescere, a migliorare l'annua riproduzione ; e l'augusta mano con una generosità eguale a sè medesima ci ha assegnato un fondo capacissimo per tentare utili sperienze e premiare l'industria. Il nostro suolo è fecondo, e poche parti si troveranno in Europa, le quali in uno spazio eguale al Milanese contengano tanta popolazione e producano tanto valore quanto è l'annuo raccolto delle sete, grani, caci, lino, e altri generi. L'industria dei coloni, singolarmente nei paesi irrigui, è degna di ammirazione. Con quale precisione livellasi un fondo ! Con quant'arte s'incrocicchiano cavi senza rallentare il moto dell'acqua fecondatrice ! Con tanta maestria si appiana con insensibile pendenza un vasto campo a guisa di una superficie levigata ricoperta d'un verde tappeto ! Rendiamo giustizia alla robustezza, alla parsimonia, alla ottima indole e attività degli agricoltori della parte alta dello Stato : induriti alla incessante fatica, inaffiano e fecondano la terra col sudore della fronte ; scalzi e appena coperti di pochi cenci indefessamente travagliano, adorano pietosamente il Creatore, l'invocano per l'Augusta Padrona, arricchiscono lo Stato, vivono nella innocenza e nella allegria, contenti della loro povertà. Ma nel tempo stesso in cui imparzialmente riconosciamo i vantaggi che ci dà la natura, e la buona indole del popolo, guardiamoci dall'adulare noi medesimi. Vaste ancora sono le brughiere che in mezzo al paese coltivato ci presentano lo squallido abbandono e la sterilità : bastano i due pezzi insigni, il gran pezzo incolto che trovasi alla riva sinistra del Ticino, e quello che fiancheggia la strada di Como. Forse un tempo fruttarono, forse le pestilenze e i disastri dei secoli scorsi gli inselvatichirono, e i torrenti invadendoli ne accrebbero lo stato deserto. Forse una utile piantagione di boschi potrebbe moltiplicare la legna da ardere che ci va scarseggiando, e preparare ai tempi venturi uno strato vegetale che manca ; forse qualch'altra coltura può rendere fruttiferi quegli spazj infecondi. I piccoli ingegni disperano, gli entusiasti promettono, e gli uomini tentano. La preparazione delle nostre sete può forse migliorarsi ; ne abbiamo gli esempj vicini. Possono i nostri vini ricevere forse una più fina ed utile preparazione. Il nostro grano può disporsi con più accuratezza a formare

un pane bello e sano, migliore dell'usato. Troppo sarei indiscreto se più a lungo dovessi trattenervi, signori, sopra oggetti tanto noti a ciascuno di voi. Le arti meccaniche, il legnajolo, il ferrajo, il tintore, l'argentiere, tutto ancora è lontano da quel grado di raffinamento che è lo scopo a cui se debbe arrivare.

Lo spirito animatore che fa sentire con energia il bello, il vero, il buono, è un solo : questo condusse il Galileo alle scoperte fisiche, astronomiche e geometriche ; questo riscaldò Raffaello ad abbellire e spargere di grazie la natura che imitava dipingendo ; questo guidò il Buonarroti ad immaginare e spingere al cielo il più nobile spirito animatore ; è lo stesso che conduce il macchinista a rendere più durevole, più semplice, e più facile il suo lavoro ; questo fa inventare i metodi più sicuri ed esatti, i meno costosi, i più brevi, ed è sua indole di propagarsi dalle più nobili facoltà alle più comuni ; giacchè i primi a risorgere, a pensare, a dubitare su i metodi ereditati, sempre sono gli uomini più coltivati colle scienze, dai quali poi questo benefico spirito miglioratore di tutto va discendendo nelle inferiori classi imitatrici. Questa diramazione però di sua natura si fa per gradi lunghi e diuturni ; perchè rare volte gli uomini illuminati discendono al livello dei popolari artigiani ; rare volte ad essi dona il cielo agio, comodi, occasione o pazienza di occuparsi della istruzione di un agricoltore o d'un operajo, e per accelerare questa felice propagazione appunto l'augusta mente ha destinata la Società che ora comincia. Chi di noi ricuserà mai di occuparsi di un ufficio tanto degno d'un buon cittadino ? Il genio non si risveglia col comando, la coltura non si promuove con un atto di autorità ; il premio, la facilità dei mezzi, la protezione, l'invito, ecco i soli principj, signori, che emanano dal trono, e dai quali è formata la nostra costituzione. Lontano da noi ogni spirito di coattiva ; la nobile gara che ci anima è l'amore illuminato della patria : spogliati della vanità di destare meraviglia, noi anzi la temeremo, ed accostandoci all'intelligenza del popolo industrioso senza scossa e senza impeto, e partendo dalle sue idee per gradi insensibili, pazientemente lo guideremo a migliorare le sue produzioni. Abbiamo noi veduto l'Augusto Cesare che ora fa l'ammirazione dell'Europa, per il genio, i lumi, lo spirito, la bontà, e la semplicità della sua grand'anima, l'abbiamo noi veduto non disdegnare di visitare, e minutamente informarsi di tutto quanto può contribuire alla grand'arte di rendere felice il popolo. No, non v'è arte, non mestiero che sia abbietto o vile tosto che egli abbia influenza sul bene della società. Tale esempio ci è talmente impresso, che non è possibile che non trapassi a lunga serie dei nostri nipoti. Tale è l'esempio che guiderà ciascuno di

voi, signori ; e ben meritate, e per i lumi vostri e per i nobili sentimenti del vostro animo, un tal maestro. Il popolo avvezzo ad onorarvi accoglierà con prevenzione favorevole quanto degnerete di suggerirgli colla voce, osserverà con attenzione quanto sottoporrete ai suoi sguardi, e leggerà con avida curiosità quanto pubblicherete per la gloria più nobile di tutte le altre, cioè per il pubblico bene.

Ma questa, signori, non sarà certamente la sola delle ricompense. Il Reale Arciduca che tutte le cose utili allo Stato conosce, anima, e promove, non isdegnerà d'informarsi di quanto ci riuscirà di ottenere coi nostri tentativi. Forse qualche nostro lavoro otterrà gli sguardi sereni della Reale Beatrice, che alle grazie del sesso unisce l'amore del bello e del vero ereditato dai più gloriosi sovrani che gareggiarono in Italia a promuoverlo. Il supremo Ministro degno della scelta dell'Augusta Imperatrice Regina, il signor Principe Kaunitz, il di cui genio superiormente conosce le arti nobili ed utili, sotto il ministero di cui già tanto s'è fatto per la migliore coltura, esso che ha consultata e promossa la esistenza di questa Società, ne proteggerà gli sforzi. Pari sicuramente sarà la graziosa compiacenza colla quale verranno accolti i nostri lavori dall'illustre Ministro signor Conte Carlo di Firmian, a cui tanto debbono singolarmente gli uomini che tentano di migliorare il grado delle cognizioni nelle scienze, nelle belle arti, e in ogni genere di coltura ; di cui il venerato aspetto le sole verità che interdice, sono i suoi encomj. Con tali auspicj, con tai felici disposizioni, che non dovressi aspettare da un ceto di uomini trascelti per il loro sapere, per la loro saviezza, per il loro amore del ben pubblico fra una nazione sensibile, e fra una nazione che tre secoli sono era il modello e la maestra delle arti ?<sup>12</sup>

---

12 P. Verri, *Scritti vari*, Firenze, Le Monnier, vol. I, p. 561-568.

## II - Les « Osservazioni economiche attinenti al Milanese »

Faute d'une biographie détaillée et d'une édition complète des œuvres de Pietro Verri, il est impossible de mesurer le rôle exact joué par ce dernier dans le cadre des activités de la « Società Patriotica ». Une chose est sûre cependant : Pietro Verri jugeait de façon extrêmement critique l'action de la « Società Patriotica » dont il s'est même retiré au bout d'un certain temps. Le texte *Osservazioni economiche attinenti al Milanese*<sup>13</sup> témoigne de l'insatisfaction profonde de son premier président lequel déplore - comme il l'avait fait quand il avait commencé à étudier l'économie lombarde au début des années 1760 - que celle-ci soit, au moment où il écrit ce texte, encore insuffisamment développée, et donc largement dépendante de l'étranger, qu'il s'agisse des autres États italiens du nord de la péninsule, ou des États européens comme la Suisse, la France, l'Allemagne ou l'Angleterre<sup>14</sup>.

Dénonçant dans le *Saggio sulla grandezza e decadenza del commercio di Milano sino al 1750* le déclin qu'avait entraîné pour l'économie du Milanais la mauvaise administration espagnole depuis le début du XVe siècle jusqu'à la moitié du XVIIIe, Verri écrivait en 1761 à propos de ce travail : « Ho esaminato quanto diverso in tempi diversi fosse lo spirito di chi procedette all'industria nazionale, e ponendo sempre in parallelo le leggi, i costumi, lo stato della popolazione e del commercio, ho cercato [...] di svelare l'origine de' modi della provincia. Lo spirito curiale trasfusi dagli Spagnuoli ha tutto invaso e tutto corrotto » et plus loin, il ajoutait : « Passo passo seguito il commercio dal suo colmo al suo annientamento », avant de conclure : « Dopo che la casa d'Austria di

13 Publié dans la première édition des *Scritti inediti* de Verri, Londra, [Lugano], 1825 (cf. L. Negri, *Saggio bibliografico su Pietro Verri*, « Archivio storico lombardo », 1926, p. 338), et repris dans l'édition des *Scritti vari* de 1854, vol. I, p. 577-580, il figure aussi, toujours sans indication de date, dans : Angelo Ottolini, *Pietro Verri e i suoi tempi*, Milano, Sandron, 1921, p. 200-205.

14 Il y a dans ces « Osservazioni » un écho des constatations que Verri avait déjà faites dans son *Bilancio del commercio dello Stato di Milano*. « Nel suo complesso, a écrit à propos de ce bilan Bruno Caizzi, la struttura del commercio estero lombardo per il 1762 rivelava un paese fortemente dipendente dall'estero, nel quale il commercio di importazione irradiava quasi in ogni direzione, coprendo i più diversi settori merceologici, come accade spesso per nazioni piccole e circondate da vicini operosi » (B. Caizzi, *Industria, commercio e banca in Lombardia nel XVII secolo*, Milano, Banca commerciale italiana, 1968, p. 59). En 1762 d'après le Bilancio de Verri le déficit de la balance commerciale du Milanais s'élevait à un million et demi de livres, en 1766 à trois millions et demi (*Memorie storiche nell'economia pubblica dello Stato di Milano*, in P. Verri, *Scritti vari*, op.cit., vol. I, p. 481).

Germania comanda, qualche risorgimento si prova, ma ancora molto vi resta a fare »<sup>15</sup>.

Décrivant dans les *Osservazioni economiche attinenti al Milanese*, la situation de l'économie lombarde après une période indéniablement marquée à partir de 1760 par des améliorations, mais des améliorations très nettement insuffisantes à ses yeux, Verri aurait pu faire la même remarque : « Dopo che la casa d'Austria di Germania comanda, qualche risorgimento si è provato, ma ancora molto vi resta a fare »...

## OSSERVAZIONI ECONOMICHE

### ATTINENTI AL MILANESE

Nel nostro Stato poco si coltiva il canape : prendiamo dal Bolognese, dal Piemontese, in qualche parte del Mantovano le cose di canape. La tela di canape pe' pagliacci, scene da teatro, *plats-fonds* e sacchi, è un oggetto che costa l'annua uscita di duecento mila lire. Il canape, materia prima, lo riceviamo dal forestiere per cento cinquanta mila lire all'anno : l'oggetto importa da circa quattro cento mila lire d'annua uscita. Resterà da esaminare, se la coltivazione del canape fosse mai meno lucrativa delle altre ; forse il lino, di cui trasmettiamo all'estero una ragguardevole partita, è più conveniente. Il problema si riduce a conoscere, quale dei due generi di coltura produca, ad eguali condizioni, maggior somma di annuo valore.

Si dice che la riviera del lago di Como, prima del rigidissimo inverno del 1709, fosse piena d'ulivi, i quali allora perirono. Dubito che la fisica ci ponga nella dipendenza dalla riviera di Genova per l'olio d'ulivo. L'articolo dell'olio cagiona allo Stato un milione d'uscita. Abbiamo il seme di lino, abbiamo il noce ed altri semi che ne danno. Si è tentato il *colsat*, ma con poco effetto. Non so per qual motivo siasi abbandonata la coltivazione del *sesamo*, che anni sono si era proposta : so che le cose utili non sono derelitte, quando interessano la ricchezza, e gli uomini non s'ingannano nel loro giudizio su tale argomento. Fu abbracciata da noi nel secolo passato la coltivazione insolita del grano-turco, quantunque si avesse in orrore il moto della terra ; perciò su questi due articoli ne faccio

---

<sup>15</sup> Lettre du 31 décembre 1761, in *Lettere e scritti inediti di P. e A. Verri*, Milano, Galli, 1879, vol. I, p. 148-150.

un cenno, sebbene io poco spero che si possa fare di reale per diminuire la nostra dipendenza.

Molto si è detto sulla cultura della ape : qualche cosa mi sembra che si possa fare. Credo che i calcoli fatti sulla carta da chi, trovando che un alveare produce il valore d'uno scudo, ne giganteggia l'entrata moltiplicandoli, siano erronei, perchè quelle mosche non vivono senza pascolo, ed i fiori convenienti al loro cibo non sono infiniti. Per nodrire cento alveari converrebbe disporre un pezzo non piccolo di terreno, ed una piantagione destinata per essi. Se però non spero molto, nemmeno dispero che possa promuoversene la coltura ; ed infine si tratta nientedimeno, che di diminuire l'uscita annua di 300 mila lire in cera, e di 8 mila in miele.

Le viti del Milanese non bastano al nostro bisogno. Nei contorni di Varese se ne raccoglie abbastanza per farne un trasporto agli Svizzeri, e da Casal-Maggiore se ne trasmette agli esteri : in tutto ne diamo ai forestieri da 60,000 brente, ma queste vengono largamente sbilanciate da 140,000 brente che riceviamo dal Piacentino, Oltre-Pò e Novarese. Siamo per ciò perdenti più d'un milione all'anno. Sarebbe da esaminare, se vi sia mezzo di moltiplicare le viti senza che altre colture d'altrettanto s'impoveriscano.

Parimente sarebbe da osservarsi, se nella scelta delle viti, non vi sia da migliorare, se il tempo da raccogliere l'uva, il modo di premerla, l'usanza della fermentazione, il metodo di custodire il vino, e simili oggetti, possano essere migliorati con istruzioni, catechismi e premj ; giacchè i nostri vini non sono paragonabili ad altri che si fanno in climi e più caldi, e più freddi del nostro.

E' vergogna nostra il non saper far la colla da falegname, ed il vedere le botteghe di quasi tutti gli artigiani con questa materia che compriamo dalla Germania. Costerebbe poco il fabbricarla da noi, e dare un valore a de'rifiuti di macello.

La carta da scrivere, malgrado le belle promesse de'frati cisterciensi, non vale quella che si fa nel Bergamasco, ove si trasmettono i nostri stracci. Una città di lusso, come Milano, non manca di materia prima per far carta eccellente ; ma la smania di correr dietro alle cose meravigliose e difficili ci fa perder il tutto.

Noi compriamo dall'estero per più di 50 mila lire in biacca, cinabro, minio e verderame. Perchè non impieghiamo noi i nostri a cavare questi colori dai metalli ?

Ci perdiamo in volere fabbricare stoffe e panni fini, e compriamo le coperte di lana tutte dal Bergamasco, spendendo più di cento mila lire all'anno. Perché non promuovere almeno questa grossolana, facile e necessaria manifattura ?

I lavori di lana a maglia servono per le calze e berrette dei contadini. Si tratta d'un oggetto che oltrepassa 10 mila doppie d'annua uscita dello Stato. Invece di mantenere con questo danaro tanti sudditi veneti e tanti Svizzeri, perchè non adopereremo i rinchiusi nelle case di correzione, perchè non renderemo utili ed operose le mani delle orfanelle ? Questa manifattura è preferibile all'altra de' merletti.

Si vuole incautamente il lusso, e la fabbrica Guaita di Como, che è la sola, non ha mai potuto reggere da sè. Pensiamo al vestito del popolo. Per un signore coperto di panno fino vi sono cento poveri vestiti di mezze lane, e di grogeami. Venti mila zecchini annui noi spendiamo nella Svizzera e nello Stato Veneto, per averli. Quanto è più facile il piantare tali manifatture !

Lo stesso dico della saglia di lana, che ci viene da Bergamo, dalla Germania, dalla Francia e dall'Inghilterra. Questa è manifattura che non esige che d'essere filata e tessuta. Si tratta di trecento cinquanta mila lire che perdiamo ogni anno.

I panni grossolani di Bergamo, Bassano, e del Nord, sono assai più facili a lavorare che non i fini, e si tratta niente meno che di mezzo milione all'anno, che esce dallo Stato di Milano per provvedersene.

Anni sono, si è tentato di fabbricare sapone : ora languiscono e sono spenti i tentativi. Si tratta bene di 400 mila lire annue, che paghiamo ai Genovesi per questo oggetto. Perché trascurarlo ? Quanti altri lavori ignoriamo noi d'uso popolare ! Eccone un breve catalogo.

Lapis nero e rosso. Quest'è oggetto d'uso comune, e non se ne fa da noi. Corde da cembalo e salterio, carta dorata e inargentata, non se ne fa. Oro ed argento falso in libretti ; tutto vien dall'estero. Oro bronzato, che serve per bronzare alcuni mobili, non se ne fa.

Non vi è da noi un orefice capace di fare una cassa d'oriuolo da tasca ; tutto viene dall'estero.

Non vi è un orefice capace di lavorare una tabacchiera d'oro a cerniera, ed abbiamo una contrada di orefici.

I lavori di smalto, anche i più grossolani, nissuno sa farli ; onde persino le croci degli ordini cavallereschi vengono dall'estero.

Le spille nemmeno vi è chi le fabbrichi da noi.

Dopo questi cenni, non dirà poi ogni uomo dabbene, che non sanno quello che si peschino coloro che dirigono gli affari pubblici del nostro paese, e si vantano de' progressi della nostra industria ? Essi nemmeno sanno i fatti scritti in questa carta ; per saperli ho dovuto impiegare alcuni mesi ed anni, e li avrei dati alla Società Patriotica, se avessi veduto un filo di speranza, ch'ella potesse almeno essere utile. Ma l'ho veduta fin da principio abbandonata a personalità, a intrico, a partiti, e me ne sono sottratto. Il governo cattivo rovina ogni germe d'industria, e riduce un popolo all'indifferenza del bene pubblico ; la quale, diffusa nel popolo, perpetua un cattivo governo. Il male non ha rimedio<sup>16</sup>.

Georges SARO

---

16 Pietro Verri, *Scritti vari*, op. cit., p. 557-558. Ce défaitisme radical mais passager, de la fin du texte, Verri l'avait déjà exprimé dans la deuxième partie des *Considerazioni sul commercio dello stato di Milano* qui annonçait la troisième, consacrée aux moyens par lesquels on pouvait rétablir le commerce « abattu » du Milanais : « Il male sta nelle leggi, nella forma d'amministrazione, nelle massime ereditate, in una parola il male è intrinseco al nostro sistema. Sin che al Sovrano sarà ignota la vera forza fisica del nostro commercio ; sin che i commercianti non troveranno pronta e sommaria ragione nelle loro liti e sin che per legge saranno avviliti ; sin che potrassi impunemente fallire ; sin che la direzione del commercio sarà divisa, e confidata a dipartimenti gelosi reciprocamente ; sin che le tariffe non saranno ben costrutte, pubblicate, e poste in osservanza, e le monete regolate secondo la verità ; sin che si metteranno ostacoli al commercio delle derrate e alla coltura delle materie prime più importanti ; sin che la nazione sarà in affitto all'interesse degli impresari, non risorgerà mai dallo stato di decadenza in cui si trova. » (P. Verri, *Considerazioni sul commercio dello stato di Milano*, a cura di C. Vianello, Milano, Università L. Bocconi, 1939, p. 174).